

Cet homme universel qui apprend toujours

FRÈRE MARIE-VICTORIN (TEXTES CHOISIS ET PRÉSENTÉS PAR
YVES GINGRAS), *Science, culture et nation*, Montréal, Les
Éditions du Boréal, 2019, 192 pages

Pascal Chevrette

Volume 15, numéro 1, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94520ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevrette, P. (2020). Compte rendu de [Cet homme universel qui apprend toujours / FRÈRE MARIE-VICTORIN (TEXTES CHOISIS ET PRÉSENTÉS PAR YVES GINGRAS), *Science, culture et nation*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2019, 192 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(1), 9–11.



Cet homme universel qui apprend toujours

Pascal Chevrette

FRÈRE MARIE-VICTORIN (TEXTES CHOISIS
ET PRÉSENTÉS PAR YVES GINGRAS)
**SCIENCE, CULTURE ET
NATION**
Montréal, Les Éditions du Boréal,
2019, 192 pages

Avant de lire *Science, culture et nation*, je savais que Marie-Victorin était l'auteur de *La flore laurentienne*, le fondateur du Jardin botanique et puis j'ai appris qu'il l'avait été de l'ACFAS; qu'il était un nom donné à un cégep, le nom d'une circonscription électorale, celui d'une route et aussi... d'un gin!, au panais, préparé par les bons soins de la distillerie Les Subversifs. C'est d'ailleurs en consultant le site internet de cette distillerie de Sorel, qui conçoit ses alcools en réhabilitant d'anciennes figures canadiennes-françaises et du terroir, que l'on est reconduit à la curiosité et au désir de connaissances qui animaient frère Marie-Victorin.

De plus, en 2018 et 2019 paraissent successivement les *Lettres biologiques* et leurs réponses, les *Lettres avec le frère Marie-Victorin*, une correspondance inédite que la scientifique Marcelle Gauvreau a tenue avec le botaniste à propos de la sexualité féminine. Et l'an passé, le cinéaste André Forcier nous a offert *Les fleurs oubliées*, un film déjanté et baroque, comme il sait si bien les signer, qui revisite aussi la figure du frère, en en faisant un esprit qui plane sur tous nos enjeux, préoccupations et angoisses environnementales d'aujourd'hui. Disons-le ainsi pour donner raison à Forcier : la figure de Marie-Victorin est spectrale. Même chez Flore laurentienne, musicien récemment révélé, on sent l'écho d'une pensée, plus : d'un état d'esprit... laurentien, d'une capacité de s'étonner et de contempler, irrésistible, devant la nature de notre territoire et sa vie. Les Subversifs voient en lui un être libre, un avant-gardiste; ils voient en lui un... frère! Et effectivement, c'est bien en frère, dans le sens non religieux du terme, que nous sommes invités à reconsidérer notre lien à Marie-Victorin. Il faut donc admettre qu'avec toutes ces œuvres et ces initiatives récentes, on est ramené à une personnalité qui n'est pas ordinaire, qui est même déstabilisante puisqu'elle nous provient d'un temps qui nous paraît empêtré dans son conservatisme. Marie-Victorin est lui-même une fleur oubliée qui n'attend qu'à être redécouverte dans l'herbier de la pensée québécoise.

L'historien et sociologue des sciences Yves Gingras a cueilli plusieurs des écrits

polémiques et discours rédigés par le frère entre 1917 et 1944, année de son décès. C'est le mérite de ce florilège de livrer les plus belles fleurs et meilleurs morceaux d'une réflexion intégrale sur la science et sur la nation canadienne-française. Les arguments auxquels elle recourt ont fait dire à son allié, le botaniste et ethnologue Jacques Rousseau, que Marie-Victorin est le «père de l'université moderne au Québec». Les textes sont éloquents, cohérents, et professent bon nombre de principes propres à fonder la primauté de la science à une époque où trône pour une vaste majorité la foi en Dieu le Père, Jésus-Christ et la Sainte Vierge. Marie-Victorin défendait la recherche désintéressée et fondamentale, l'amour de la connaissance pour elle-même, la communication des scientifiques de toutes provenances, et cet universalisme s'articulait en accord avec sa société, ses compatriotes et les défis de son pays, auquel il était manifestement très attaché. C'est la rencontre entre ces deux pôles qui fait de ce bouquet des écrits de Marie-Victorin des plaidoyers aussi stimulants.

Ne pouvant ainsi admettre que ce soit des universitaires américains qui aient une longueur d'avance sur l'étude des flores gaspésienne et laurentienne, il voyait là la preuve d'un «colonialisme du savoir» s'exerçant sur la province.

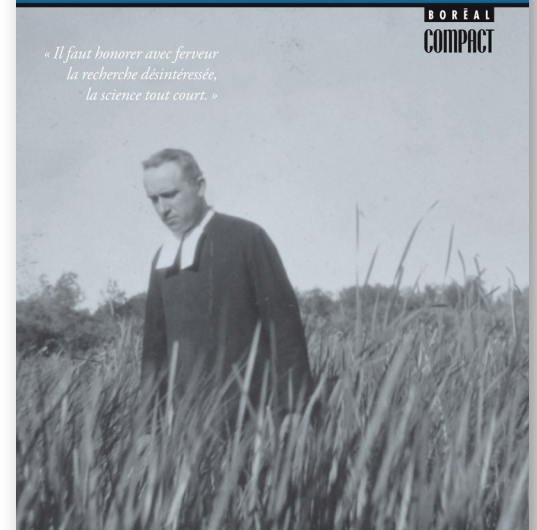
UNE PENSÉE LAURENTIENNE

Dans la préface, Gingras explique en quoi sa pensée peut nous être parlante. Il voit premièrement en lui un esprit précis, doté d'un certain pragmatisme: Marie-Victorin écrit pour mobiliser les siens et la jeunesse de son temps en faveur de la science et ainsi constituer une élite scientifique digne de ce nom. Dans son texte de 1925 intitulé «La province de Québec. Pays à découvrir et à conquérir», il s'attaque à ce qu'il nomme une «pédagogie à rebours» et l'incuriosité des intellectuels d'ici pour les réalités d'ici. Pour lui, c'est clair: la science est une «cause délaissée.» Si elle était considérée avec sérieux, elle permettrait de s'attaquer aux maux de la société canadienne-française. Marie-Victorin plaiderait à maintes reprises pour que les anciens Québécois s'approprient, par la connaissance, leur territoire et leur écosystème, car le Québec est un endroit dont l'économie repose essentiellement sur l'agriculture, les mines, la

Frère Marie-Victorin

SCIENCE, CULTURE ET NATION

Textes choisis et présentés par Yves Gingras



pêche et la forêt, rappelle-t-il maintes fois. Une idée toute simple qui devait suffire, selon lui, à éveiller les esprits et les orienter. Ne pouvant ainsi admettre que ce soit des universitaires américains qui aient une longueur d'avance sur l'étude des flores gaspésienne et laurentienne, il voyait là la preuve d'un «colonialisme du savoir» s'exerçant sur la province. On sent que s'érige tout doucement les prémisses qui donneront naissance à *La flore laurentienne*, dix ans plus tard.

Dans «La science et nous. Questions d'attitude», Marie-Victorin poursuit le combat et n'hésite pas à s'en prendre à l'attitude des siens, à leur indifférence face la science, à leur ignorance, voire à leur paresse intellectuelle! Le culte du passé et de la mère patrie propre à certaines élites conservatrices et au traditionalisme de son temps est mis en cause parce qu'à rebours de la marche du progrès. Ces accusations donnent une sévérité à ses propos, qu'on doit comprendre, au fond, comme l'expression de sa haute exigence scientifique et de son désir profond de fonder de nouvelles institutions: ses propositions en faveur de la faculté des sciences de l'Université de Montréal, du Jardin botanique, de l'ACFAS ainsi que d'un institut de géologie, qui nichera à l'Université Laval, se déclinent logiquement de ses appels tenaces et réitérés. Autant il écrira pour leur fondation, autant il écrira, par après, pour leur sauvegarde et leur pérennisation en temps de crises et de coupures budgétaires. Lire à ce sujet «Dans le maelström universitaire» et «Une génération de jeunes professeurs sacrifiés.»

Évidemment, la pensée de frère Marie-Victorin n'est pas complètement déglacée d'une conception plus ethnique de la nation

suite à la page 10



Frère Marie-Victorin

suite de la page 9

canadienne-française et de sa religion. Son rapport à la foi, plus intellectuel, peut surprendre; et peut-être qu'au fond, il est plus proche des lointains arguments théologiques à la base de cette institution issue du Moyen-Âge, l'université. Le catholicisme de Marie-Victorin lui fournit l'argument universaliste sur lequel repose son approche de la science: pour lui, la preuve de Dieu repose dans la contemplation de l'univers par l'homme, et donc implique de comprendre les règles qui régissent cet univers. Un peu comme chez Teilhard de Chardin, la foi conduit à la science.

Fort de cette conviction, Marie-Victorin veut, dans plusieurs de ses textes des années 1920 et 1930, jeter les bases d'un vrai système d'enseignement supérieur qui améliorerait et stimulerait jusqu'à la vie professionnelle dans les laboratoires industriels. On découvre aussi dans sa pensée des principes pédagogiques encore tout à fait valables aujourd'hui. Il parle de «ces courses au hasard des bois et des champs» comme de la vraie méthode scientifique, façon assez unique de relier le passé des coureurs des bois aux fondements de l'observation scientifique. Cela ferait même écho à notre passé campagnard et rural! C'était l'un des principes, confie-t-il, qui animaient son père: «ne rien rencontrer que l'on ne s'en rende compte scientifiquement – conciliant ainsi la paysannerie de ses premières impressions avec la précision acquise dans ses études mathématiques» (p. 41).

Autre pan très intéressant de sa pensée: ses considérations sur la littérature. Dans «L'étude des sciences naturelles. Son développement chez les Canadiens français», il écrit que pour lui, une «culture de l'esprit qui reste exclusivement littéraire, tout aussi bien qu'une culture exclusivement scientifique, ne peut décemment s'appeler une culture générale» (p. 74). Marie-Victorin assigne ainsi un rôle aux lettres et à la poésie, qui est de donner une forme esthétique à la connaissance. Certains traits de la littérature canadienne le rebutent hautement puisqu'elle prouve la méconnaissance, entre autres, de la flore du pays. Marie-Victorin critique vertement Louis Fréchette, car dans sa poésie, ce dernier

Le plus beau, c'est qu'inventif, Marie-Victorin ouvre des pistes originales et toutes simples pour renverser les tendances lourdes de la dépendance coloniale qui pèse sur son peuple: il propose par exemple de remplacer le thé anglais, et le thé chinois, par la spirée à feuille de saule!

recourt à des noms de plantes des terroirs d'Europe (primevères, platane, ajoncs et pervenche) et cela, pour livrer des récits ancrés sur les rives du Saint-Laurent. Selon lui, certains de nos auteurs sacrifient presque sans s'en rendre compte la connaissance de la flore laurentienne au profit de la rime et de l'euphonie. Leurs mots seraient «alignés au hasard de la sonorité et de la rime». Où sont les iris d'azur, les églantiers, les lobélies? demande-t-il. Je ne peux pas m'empêcher de repenser à cette phrase que lançait Gaston Miron dans le documentaire qui lui est consacré, *Les outils du poète*, en parlant des «épilobes», et qui affirmait, riant aux éclats, que ceux qui se surprennent de l'exotisme de sa poésie ne reconnaissent même pas la flore de leur propre pays!

Concilier ainsi les exigences de la science, à plusieurs niveaux, avec les défis de la nation amène par conséquent Gingras à parler du nationalisme ouvert de Marie-Victorin. Sur le plan de l'histoire des idées au Québec, il s'agit de découvrir avec le célèbre botaniste que l'époque de l'entre-deux-guerres présente une «diversité de formes de nationalisme.» Tout au long de *Science, culture et nation*, Marie-Victorin ancre sa conception de la nation dans le territoire. «Est-il

nécessaire de le démontrer?, insiste-t-il [nous] habitons un pays merveilleusement favorisé par la nature, qui doit le meilleur de sa richesse et de ses développements à ses productions naturelles, à la fécondité de son sol» (p. 36).

LA FLORE, CLEF DE VOÛTE DE SA PENSÉE

Bref, on sent advenir dans ce recueil, les prémisses à la base de *La flore laurentienne*, à la fois ouvrage encyclopédique, scientifique et didactique, mais capable d'alimenter la littérature d'ici; en même temps, un symbole fort de la lutte menée contre ce colonialisme du savoir et l'inculture scientifique des siens. Le plus beau, c'est qu'inventif, Marie-Victorin ouvre des pistes originales et toutes simples pour renverser les tendances lourdes de la dépendance coloniale qui pèse sur son peuple: il propose par exemple de remplacer le thé anglais, et le thé chinois, par la spirée à feuille de saule! Façon de mettre de l'avant les produits indigènes du sol québécois, réflexe souhaitable et audacieux qui se confirme aujourd'hui chez des concepteurs de gin au panais, à base d'algues ou de thuya, ou de thé du Labrador, ou encore par les herboristes et gastronomes de Gourmet sauvage, perchés dans les Laurentides. Le fantôme de Marie-Victorin est bien là, à planer bienveillamment sur ses héritiers.

Les flores gaspésienne et laurentienne, il se les réapproprie donc, et tout le pays qui vient avec. Marie-Victorin veut que l'on étudie les «aubépines» et les «cenneliers», fronce les sourcils lorsque les poètes parlent d'ajoncs, et même du lys. Rappelons que nous sommes avant l'adoption du fleurdelisé en 1948, sous Duplessis, et que les lys poussent sur les bords de la Lys, rivière de France... Alors que lui, Marie-Victorin, préfère plutôt l'iris. C'est ce genre de clin d'œil surprenant, sur des emblèmes nationaux, qu'on retrouve dans les textes, tout comme de nos jours dans ceux de Serge Bouchard où l'anthropologue parle des épinettes noires, plus nombreuses sur le territoire canadien que l'érable. En entrevue, Yves Gingras est lapidaire: Marie-Victorin veut que l'on se sorte de «la dépendance par la connaissance.» Voici, bien résumé, ce que pense le pionnier de la science: «Nous ne serons une véritable nation que lorsque nous cesserons d'être à la merci des capitaux étrangers, des experts étrangers, des intellectuels étrangers: qu'à l'heure où nous serons maîtres par la connaissance d'abord, par la possession physique ensuite des ressources de notre sol, de sa faune et de sa flore.» (p. 67-68)



Flore Laurentienne est le nom d'artiste de Mathieu David Gagnon qui nous offre une épopée instrumentale aussi méditative que dramatique.



Frère Marie-Victorin

suite de la page 10

La botanique occupe plusieurs pages du livre et elle est donc essentielle non seulement parce qu'elle occupe une place centrale dans la nomenclature de toutes les sciences, mais parce que derrière elle se trouve la meilleure initiation qui soit pour la vie de la nation. Marie-Victorin voudrait que médecins, pharmaciens, mais aussi agriculteurs soient tous des botanistes : cela leur permettrait de développer et de faire prospérer leur secteur. La pensée laurentienne de Marie-Victorin, si on peut la nommer ainsi, consiste donc en un universalisme ancré dans le terroir.

À PROPOS DE LA LAURENTIE

Dernier point qui vaut la peine d'être relevé dans ce texte : la conception de l'histoire de Marie-Victorin qui trouve d'abord ses racines dans la préhistoire. Le terme « Laurentie », dont les occurrences sont nombreuses sous sa plume, trouve une acception précise en désignant la partie du continent nord-américain formée du Bouclier canadien et dérivé d'anciens continents disloqués. En accord avec les géologues et les archéologues, Marie-Victorin parle de la « région laurentienne » comme de la plus ancienne du monde et préfère cette dénomination à l'expression « Nouveau Monde », en raison notamment de son américanité, un trait que cible Gingras dans sa préface et qui demeurerait, jusqu'à cette époque, sauf peut-être chez Edmond de Nevers, timidement exprimé chez les intellectuels canadiens-français. Cela permet de comprendre pourquoi Marie-Victorin prend une distance d'avec la France comme référence et tient à mettre l'accent, à l'occasion, sur les écosystèmes de la Mauricie, sur les plaines de la Montérégie, sur le Bouclier canadien, sur l'arborisation en général.

Rappelons que « Laurentie » dans l'histoire des idées au Québec demeure un terme ambigu, associé aux premières articulations de la pensée indépendantiste, parfois à une vision trop historiciste. Avant d'être connotée politiquement, la Laurentie de Marie-Victorin est d'abord liée aux connaissances géologiques et préhistoriques. Elle émane de cette américanité rappelée par Gingras et c'est sur ce fondement, par la suite, que Marie-Victorin s'autorise à y aller d'avis plus prononcés :

Ceux qui, comme l'auteur de ces réflexions, ont parcouru le Québec en tous sens, ceux qui connaissent de connaissance personnelle et l'inouïe richesse du sol laurentien et l'incroyable exil des Laurentiens dans leur propre patrie, ceux-là se demandent comment l'on pourra jamais reconquérir ce qui fut perdu, soit à cause d'un déterminisme historique sur lequel nous n'avions pas plus de prise que sur les nuages du ciel, soit à cause d'une naïveté et d'une ignorance qui nous livrèrent sans défense à la domination économique de nos conquérants et de nos puissants voisins.

Alors...

Ces textes, écrits entre les années 1920 et 1940, valent donc encore la peine d'être relus presque 100 ans plus tard, ne serait-ce que pour y comprendre des principes pouvant orienter les débats et enjeux actuels autour de la culture scientifique, de la culture générale, des institutions vouées à la science, des rapports entre l'État et la science, du souci de la biodiversité et de la connaissance de nos écosystèmes.

Victorin s'avère finalement un intellectuel d'une grande clarté théorique et un être déterminé, qui a pris la plume pour écrire des articles et des conférences qui provoqueraient un changement d'attitude dans le rapport que la société canadienne-française entretenait alors avec la science. Je me rends mieux compte, après lecture, que nous avons reçu un grand héritage du botaniste ; qu'un Yves Gingras, qu'un musicien prenant pour nom La flore laurentienne, qu'une distillerie subversive, qu'une initiative herboriste boréale comme Gourmet sauvage, qu'un André Forcier cherchent à se réapproprier à leur façon. *Culture, science et natifon* nous met sur

Reconnu pour la qualité de sa plume autant que pour ses idées avant-gardistes dans ses correspondances, qui évoquent le plaisir charnel féminin, Marie-Victorin a vécu librement, toujours engagé dans sa communauté, et sa quête d'authenticité aura eu de quoi ébranler l'ordre établi (Distillerie Les Subversifs).



les traces de ce géant qui nous porte sur ses épaules pour renouveler le rôle que peut entrevoir la nation québécoise sur la planète. On peut dégager de cet ouvrage des principes d'éducation et de recherche en phase avec une société qui doit affiner son rapport aux écosystèmes qu'elle habite, mais qui doit aussi penser ses industries, ses technologies et son économie en se fondant sur le concept du développement durable. Pour insuffler une éthique nouvelle à des sociétés qui se sont en partie construites sur la doctrine de la concurrence économique au cours des dernières décennies, il faut des figures exemplaires. C'est ce que livre Marie-Victorin par sa vie entière, par le biais de ses convictions, toutes idées qui en font véritablement, suivant la métaphore de Blaise Pascal, cet homme universel qui apprend toujours. ♦



Les fleurs oubliées, fable écologique d'André Forcier où un agronome devenu ermite côtoie le frère Marie-Victorin, vision fantomatique hautement réaliste.